

JODI PICOULT

J'AIMERAIS
TANT QUE
TU SOIS
LÀ

ROMAN



ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LE PACTE : UNE HISTOIRE D'AMOUR, Presses de la Cité, 1999 ; J'ai lu n° 5936.

LA PURE VÉRITÉ, Presses de la Cité, 2001 ; J'ai lu n° 6639.

LE CERCLE DE SALEM, Presses de la Cité, 2002 ; J'ai lu n° 7697.

POUR QUE JUSTICE SOIT FAITE, Presses de la Cité, 2005 ; J'ai lu n° 8170.

MA VIE POUR LA TIENNE, Presses de la Cité, 2007 ; J'ai lu n° 8588.

LA COULEUR DE LA NEIGE, Presses de la Cité, 2008 ; J'ai lu n° 8846.

LE RIDEAU DÉCHIRÉ, Presses de la Cité, 2009 ; J'ai lu n° 9148.

PARDONNE-LUI, Michel Lafon, 2013.

LOUP SOLITAIRE, Michel Lafon, 2015.

À L'INTÉRIEUR, Michel Lafon, 2016.

LA TRISTESSE DES ÉLÉPHANTS, Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1576.

MILLE PETITS RIENS, Actes Sud, 2018 ; Babel n° 1638.

UNE ÉTINCELLE DE VIE, Actes Sud, 2019 ; Babel n° 1751.

LE LIVRE DES DEUX CHEMINS, Actes Sud, 2021 ; Babel n° 1879.

Titre original :

Wish You Were Here

Éditeur original :

Ballantine Books, Random House,
Penguin Random House LLC, New York

© Jodi Picoult, 2021

Tous droits réservés

Publié avec l'accord de Ballantine Books, Random House, Penguin Random House LLC

Illustration de couverture : © Yukiko Noritake / Costume 3 Pièces

© ACTES SUD, 2023
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-17909-0

JODI PICOULT

J'aimerais tant
que tu sois là

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie Chabin

ACTES SUD

*Pour Melanie Borinstein, qui viendra bientôt
agrandir notre famille.
Il n'y a personne d'autre au monde avec qui je
préférerais tenir salon pendant un confinement.*

Selon L'Origine des espèces de Darwin, ce n'est pas le plus fort de l'espèce qui survit, ni le plus intelligent. C'est celui qui sait le mieux s'adapter au changement de l'environnement dans lequel il évolue.

LEON C. MEGGINSON

UN

UN

13 mars 2020

À l'âge de six ans, j'ai peint un morceau de ciel. Conservateur-restaurateur d'art, mon père faisait partie de la petite équipe chargée de rénover la fresque du zodiaque recouvrant le plafond du hall principal de la gare de Grand Central, une voûte céleste turquoise piquetée de constellations chatoyantes. Il était tard, j'aurais dû être au lit à cette heure-ci, mais il m'avait emmenée avec lui parce que ma mère, comme d'habitude, n'était pas à la maison.

Là-bas, il m'aida à grimper prudemment sur l'échafaudage. Je pus ainsi l'observer en train de travailler sur un fragment de peinture bleu pâle fraîchement lessivé. Je contemplai les étoiles composant la traînée de la Voie lactée, Pégase et ses ailes dorées, Orion brandissant sa massue, la silhouette tordue de la constellation des Poissons. Le tableau original avait été peint en 1913, m'expliqua mon père. Des fuites dans le toit avaient endommagé le revêtement en plâtre et, en 1944, une copie de la fresque avait été réalisée sur des panneaux qu'on avait ensuite fixés par-dessus le plafond voûté. Dans le projet initial, il était prévu que les panneaux soient régulièrement démontés pour être restaurés mais il y eut un hic : ils contenaient de l'amiante. Les conservateurs décidèrent alors de les laisser en place et se mirent au travail, armés de bâtonnets ouatés et d'une solution nettoyante, effaçant peu à peu plusieurs décennies de produits toxiques.

Ils dévoilèrent un pan d'histoire. Des signatures, des blagues personnelles et des messages laissés par les premiers artistes refirent surface, cachés parmi les constellations. Il y avait des dates de mariage, celle de la fin de la Seconde Guerre mondiale. Il y

avait des noms de soldats. La naissance de jumeaux avait été consignée près de la constellation des Gémeaux.

Les premiers artistes avaient commis une erreur en peignant la fresque : le zodiaque était inversé par rapport à la façon dont il apparaissait dans le ciel nocturne. Pourtant, au lieu de corriger la bévue, mon père s'appliquait à l'accentuer. Ce soir-là, il devait les étoiles parsemant une petite surface carrée. Après avoir passé une couche de colle sur les minuscules points jaunes, il les recouvrit d'une languette d'or, légère comme un souffle. Puis il se tourna vers moi. "Diana", dit-il en me tendant la main. J'escaladai pour me poster devant lui, protégée par son corps formant une barrière. Il me donna un pinceau que je passai sur la feuille d'or pour la faire adhérer. Puis me montra comment il fallait la frotter délicatement avec le pouce afin que seule la galaxie qu'il avait créée demeurât visible.

À la fin du chantier, les restaurateurs gardèrent un petit coin sombre à l'angle nord-ouest de Grand Central Terminal, au point de jonction entre le plafond bleu ciel et le mur de marbre. Ce rectangle de vingt-deux centimètres par douze fut laissé tel quel intentionnellement. Mon père m'expliqua que les restaurateurs d'art procédaient toujours ainsi, au cas où des historiens souhaiteraient étudier plus tard l'œuvre originale. Pour savoir quelle distance on a parcourue, il suffit de se rappeler d'où on est parti.

Chaque fois que je traverse cette gare, Grand Central Terminal, je pense à mon père. Et à ce soir où nous sommes partis d'ici main dans la main, les paumes brillantes comme des voleurs d'étoiles.

C'est vendredi 13 aujourd'hui, je ferais bien de rester sur mes gardes. Pour se rendre de Sotheby's, dont le siège est situé dans l'Upper East Side, à l'Ansonia dans l'Upper West Side, il faut prendre la ligne Q du métro jusqu'à Times Square puis la 1 pour remonter vers Manhattan, ce qui veut dire que je dois d'abord voyager dans la mauvaise direction avant de prendre la bonne.

Je *déteste* revenir sur mes pas.

En temps normal, j'aurais traversé Central Park à pied mais j'ai une ampoule au talon à cause de mes chaussures neuves – jamais je ne les aurais mises si j'avais su que je serais convoquée séance

tenante par Kitomi Ito. Voilà pourquoi je me retrouve dans les transports en commun. Il y a un truc qui cloche et il me faut un moment avant de comprendre ce que c'est.

Tout est calme. D'habitude, je suis obligée de me frayer un chemin au milieu des grappes de touristes en train d'écouter un type ou une nana pousser la chansonnette en échange de quelques pièces – quand ce n'est pas un quatuor de violonistes. Mais aujourd'hui, le quai est désert.

Hier soir, les théâtres de Broadway ont annulé leurs représentations pour une période d'un mois après qu'une ouvreuse a été testée positive au Covid. Pour Finn, cette mesure de précaution est disproportionnée. Le New York-Presbyterian où il fait son internat n'a pas enregistré l'afflux de patients touchés par le coronavirus qui semble inonder l'État de Washington, l'Italie et la France. Il n'y avait que dix-neuf cas recensés dans la ville de New York, m'a-t-il expliqué hier soir pendant qu'on regardait le journal télévisé et que je me demandais à voix haute s'il fallait commencer à paniquer. "Lave-toi souvent les mains et évite de te toucher le visage, a-t-il ajouté. Tout va bien se passer."

Le métro pour Upper Manhattan est presque vide aussi. Je descends à la station 72^e Rue et émerge à la surface, papillotant des yeux comme une taupe, avant d'adopter le pas pressé des New-Yorkais. L'Ansonia se dresse majestueusement, pareil à un djinn colérique pointant insolemment vers le ciel son menton haussmannien. Je reste un moment plantée sur le trottoir, perdue dans la contemplation de son toit mansardé et de son indolente silhouette étalée entre la 73^e et la 74^e Rue. Un magasin North Face et une boutique American Apparel occupent le rez-de-chaussée mais l'ambiance n'a pas toujours été aussi bourgeoise. Kitomi m'a raconté qu'à l'époque où elle y a emménagé avec Sam dans les années 1970, l'immeuble était un repaire de voyantes et de médiums et abritait même un club échangiste avec une salle à orgie, un bar et un buffet à volonté. *Avec Sam*, m'a-t-elle confié, *on y allait au moins une fois par semaine.*

Je n'étais pas née lorsque les Nightjars avaient vu le jour sous l'impulsion de Sam et de son cocompositeur, William Punt, flanqués de deux camarades d'école originaires de Slough, en Angleterre. Je n'étais toujours pas de ce monde l'année où leur premier

album était resté trente semaines d'affilée dans le classement *Billboard*, ni quand leur petit quatorze pour cent britannique était passé dans l'émission *The Ed Sullivan Show*, enflammant une meute de jeunes Américaines vagissantes. Je n'existais toujours pas quand Sam avait épousé Kitomi Ito dix ans plus tard, ni quand le groupe s'était séparé quelques mois après la sortie de leur dernier album dont la pochette très esthétique montrait Kitomi et Sam entièrement nus, prenant la même pose que les corps représentés sur le tableau accroché au-dessus de leur lit. Et je n'étais toujours pas née lorsque Sam fut assassiné trois ans plus tard sur le perron de ce même immeuble, poignardé à la gorge par un déséquilibré qui l'avait précisément reconnu à cause de cette pochette iconique.

Mais comme tous les habitants de cette planète, je connais l'histoire dans ses moindres détails.

Le portier de l'Ansonia m'adresse un sourire poli. La concierge lève les yeux à mon approche.

— Je viens voir Kitomi Ito, dis-je d'un ton désinvolte en faisant glisser mon accréditation sur son bureau.

— Elle vous attend. Étage...

— Dix-sept, je sais.

De nombreuses célébrités ont habité à l'Ansonia – de Babe Ruth à Theodore Dreiser en passant par Toscanini et Natalie Portman –, mais Kitomi et Sam Pride sont très probablement les plus connues. Si mon mari était mort assassiné sur les marches notre immeuble, je n'aurais certainement pas vécu trente ans de plus à la même adresse, mais chacun voit midi à sa porte. Toujours est-il que Kitomi a finalement décidé de déménager, ce qui explique pourquoi la veuve la plus tristement célèbre de l'histoire du rock a mon numéro de portable dans sa liste de contacts.

C'est quoi, ma vie ? Cette question me traverse l'esprit tandis que je m'adosse à la paroi de la cabine d'ascenseur.

Avant, quand les gens me demandaient ce que je voulais faire quand je serais grande, j'avais un plan tout tracé dans la tête. Je voulais faire carrière dans un métier que j'aime, me marier avant trente ans et avoir eu tous mes enfants avant trente-cinq. Je voulais parler couramment français et avoir sillonné le pays de long

en large par la Route 66. Mon père s'était moqué de ma liste. *Tu es bien la fille de ta mère*, avait-il plaisanté.

Je n'avais pas pris ça pour un compliment.

Cela dit, je suis déjà bien lancée sur les rails. Je travaille comme spécialiste adjointe chez Sotheby's – rien que ça ! – et Eva, ma chef, m'a clairement laissé entendre que je décrocherais une promotion dès que la vente aux enchères du tableau de Kitomi serait terminée. Je ne suis pas fiancée mais le week-end dernier je suis tombée en panne de chaussettes propres et, en allant fouiller dans la commode de Finn pour lui en piquer une paire, j'ai découvert une bague cachée tout au fond du tiroir où il range ses sous-vêtements. On part en vacances demain et il y a de fortes chances qu'il fasse sa demande là-bas. J'en suis tellement persuadée que j'ai sauté le repas de midi pour aller chez la manucure aujourd'hui.

Et j'ai vingt-neuf ans.

La porte de l'ascenseur donne directement dans le hall d'entrée de l'appartement, entièrement carrelé de marbre noir et blanc à la manière d'un échiquier géant. Kitomi fait son apparition dans le couloir. Elle porte un jean, une paire de rangers, un peignoir de soie rose et les fameuses lunettes en forme de cœurs violets qui sont devenues sa marque de fabrique. Une tignasse blanche auréole son visage. Elle m'a toujours fait penser à un roitelet avec son ossature délicate et sa silhouette frêle. Après l'assassinat de Sam, le chagrin a blanchi sa chevelure noire du jour au lendemain. En me remémorant ce détail, je revois les photos d'elle prises sur le trottoir en bas de l'immeuble, celles où elle cherchait à reprendre son souffle.

— Diana ! lance-t-elle comme si nous étions de vieilles copines.

Il y a un bref moment d'embarras lorsque je tends machinalement la main avant de me rappeler qu'on ne se salue plus comme ça. J'esquisse alors un drôle de petit signe.

— Bonjour, Kitomi.

— Je suis ravie que vous ayez pu venir aujourd'hui.

— Pas de problème. La plupart des vendeurs préfèrent qu'on leur apporte les papiers en mains propres.

Par-dessus son épaule, tout au bout d'un long couloir, je l'aperçois : le tableau de Toulouse-Lautrec qui m'a permis de faire la

connaissance de Kitomi Ito. Elle sourit en voyant mon regard glisser aussitôt vers lui.

— C'est plus fort que moi, dis-je. Je ne me lasse pas de le contempler.

Le visage de Kitomi se crispe fugacement.

— Dans ce cas, suivez-moi, propose-t-elle en m'entraînant dans les entrailles de son appartement. Vous allez pouvoir l'admirer sous un meilleur angle.

Entre 1892 et 1895, Henri de Toulouse-Lautrec scandalisa le cercle des impressionnistes en s'installant dans un bordel pour y peindre des prostituées posant ensemble dans un lit. Son tableau *Le Lit*, l'un des plus célèbres de la série, est exposé au musée d'Orsay. D'autres ont été vendus dix et douze millions de dollars à des collectionneurs privés. Bien qu'appartenant de toute évidence à la même série, celui que possède Kitomi s'en détache à plusieurs égards.

D'abord, il ne représente pas deux femmes, mais un homme et une femme. Celle-ci est assise nue, adossée à la tête de lit, le drap enroulé autour de la taille. Accroché au-dessus d'elle, un miroir reflète le deuxième personnage du tableau : Toulouse-Lautrec en personne assis à l'autre bout du lit, également nu, les jambes entortillées dans un fouillis de draps. Il tourne le dos à l'observateur. Les deux personnages se dévorent du regard. C'est intime et voyeuriste, privé et public.

Sur la pochette du dernier album des Nightjars intitulé *Twelfth of Never*, Kitomi est adossée à la tête d'un grand lit. Seins nus, elle regarde fixement Sam dont la large carrure emplit le tiers inférieur du champ visuel. Au-dessus d'elle se trouve le tableau qu'ils reproduisent, à la place du miroir reflétant la scène dans l'œuvre originelle.

Tout le monde connaît la pochette de cet album. Tout le monde sait que Sam a fait l'acquisition de ce tableau dans une collection privée pour l'offrir à Kitomi le jour de leur mariage.

Mais seule une poignée de personnes sont au courant qu'elle est sur le point de s'en séparer au cours d'une vente aux enchères exceptionnelle organisée par Sotheby's. Et cette vente, c'est moi qui l'ai décrochée. La voix de Kitomi interrompt ma rêverie.

— Vous partez toujours en vacances ?

Lui aurais-je parlé de mes projets de voyage ? Ce n'est pas impossible. Ce qui m'étonne davantage, c'est qu'elle y ait prêté attention.

Après m'être éclairci la gorge (je ne suis pas payée pour me pâmer devant des œuvres d'art, je suis payée pour les vendre), j'affiche un sourire de circonstance.

— Oui, deux semaines seulement. Et dès que je rentre, je me lance à fond dans la préparation de votre vente.

C'est un bien étrange boulot que le mien : je suis censée convaincre nos clients de se séparer de leurs œuvres préférées pour que d'autres puissent les adopter, ce qui ressemble à une chorégraphie savamment orchestrée où je dois m'extasier devant l'œuvre en question tout en persuadant ses propriétaires qu'ils prennent la bonne décision en la mettant sur le marché.

— Si vous vous inquiétez au sujet du transport jusqu'à nos bureaux, rassurez-vous, dis-je. Je vous promets d'être là pour superviser l'emballage et je serai également là pour réceptionner le colis.

Je jette un coup d'œil au tableau.

— Nous allons lui trouver le foyer idéal, comptez sur moi. Bon. On s'occupe des papiers ?

Kitomi regarde par la fenêtre avant de se tourner vers moi.

— À ce propos, commence-t-elle.

— Comment ça, elle ne veut plus vendre ? lance Eva en me scrutant par-dessus les montures de ses fameuses lunettes en écaille.

Eva St Clerck est à la fois ma patronne, mon mentor et une légende à elle toute seule. Responsable des ventes du département art moderne et impressionniste, vaste marché mondial, elle incarne la personne que j'aimerais être à quarante ans. Jusqu'à aujourd'hui, j'avais pleinement apprécié mon statut de chouchoute, confortablement calée sous son aile experte.

Eva plisse les yeux.

— Je m'en doutais. Quelqu'un de chez Christie's l'a contactée.

Kitomi a déjà vendu d'autres œuvres d'art par l'intermédiaire de Christie's, le principal concurrent de Sotheby's. Pour être honnête, tout le monde croyait qu'elle leur confierait la vente

du Toulouse-Lautrec. Mais c'était avant que je prenne une initiative que je n'aurais jamais dû prendre en tant que spécialiste adjointe, et que j'arrive à la convaincre de nous confier la vente.

— Christie's n'a rien à voir là-dedans...

— Phillips ? coupe Eva en haussant les sourcils.

— Ni l'un ni l'autre, non. Elle veut juste faire une pause, dis-je en guise d'explication. Cette histoire de virus l'inquiète.

— Pourquoi ? demande Eva, interloquée. Ce n'est pas comme si un tableau pouvait l'attraper.

— Non, mais des acheteurs réunis dans une salle des ventes, si.

— S'il n'y a que ça, je vais la rassurer tout de suite, déclare Eva. Les Clooney ont déjà manifesté leur intérêt, Beyoncé et Jay-Z aussi, bon sang.

— Kitomi est également préoccupée par la Bourse en chute libre. D'après elle, la situation va vite se dégrader. Bref, elle préfère attendre un peu... Jouer la carte de la prudence plutôt que de regretter par la suite.

Eva se masse les tempes.

— Tu es au courant qu'on a déjà ébruité la vente... ? Le *New Yorker* a carrément publié un article dessus.

— Elle a juste besoin d'un peu de temps.

Eva détourne les yeux, déjà prête à me chasser de son esprit.

— Tu peux y aller, lâche-t-elle.

En sortant de son bureau, je plonge dans le dédale de couloirs tapissés d'ouvrages que je consulte dès que je dois faire des recherches sur tel ou tel courant artistique. Ça fait six ans et demi que je travaille pour Sotheby's – sept si l'on compte le stage que j'ai effectué quand j'étais encore étudiante au Williams College. J'ai quitté l'université pour intégrer directement le master marché de l'art proposé par la célèbre maison de ventes aux enchères. J'ai commencé comme stagiaire diplômée avant d'être promue assistante au service des catalogues du département de l'art impressionniste. J'étais chargée de collecter un maximum d'informations sur les tableaux dont on nous confiait la vente. J'étudiais les œuvres sur lesquelles travaillait l'artiste à la même époque et vérifiais les prix de tableaux similaires. Il m'arrivait même de rédiger la première ébauche de la présentation figurant au catalogue. Bien que le reste du monde ait basculé dans

l'ère du numérique, le secteur de l'art continue de fabriquer de magnifiques catalogues papier, brillants et raffinés. Leur importance est capitale. En tant que spécialiste adjointe, j'accomplis désormais d'autres missions sous les ordres d'Eva : je vais inspecter l'œuvre d'art dans son environnement et consigne ses éventuelles imperfections, de la même manière qu'on examine une voiture de location sous toutes ses coutures avant de signer le contrat ; je suis physiquement le tableau emballé tout au long de son transport depuis son ancien domicile jusqu'au siège ; et j'accompagne parfois ma patronne à des réunions avec de potentiels clients.

Jaillissant d'une porte que je suis en train de longer, une main m'attrape par l'épaule et m'attire à l'intérieur d'une petite pièce.

— Nom de Dieu, fais-je en m'écroulant à moitié sur Rodney.

Rodney est mon meilleur ami chez Sotheby's. Comme moi, il est entré dans la maison en tant que stagiaire diplômé. Mais contrairement à moi, il n'a pas atterri au service commercial. Rodney conçoit les espaces de présentation destinés à recevoir les œuvres d'art proposées à la vente et donne un coup de main pendant l'étape de fabrication.

— C'est vrai ce qu'on raconte ? demande-t-il sans préambule. T'as perdu le tableau des Nightjars ?

— D'abord, ce n'est pas le tableau des Nightjars. C'est celui de Kitomi Ito. Ensuite, merde, comment t'es déjà au courant ?

— Enfin, ma chérie, la rumeur est la force vitale de tout le secteur, ironise Rodney. Elle se propage plus vite que la grippe dans les salles de cet immeuble.

Il hésite un instant avant d'ajouter :

— Voire plus vite que le coronavirus.

— OK. Je n'ai pas *perdu* le Toulouse-Lautrec. Kitomi préfère juste attendre que les choses s'apaisent un peu.

Rodney croise les bras.

— Tu crois vraiment que ça va bientôt se calmer ? Le maire a décrété l'état d'urgence hier.

— Finn m'a dit qu'il n'y avait que dix-neuf cas en ville.

Rodney me dévisage avec un mélange de pitié et d'incrédulité, comme si je venais de lui annoncer que je croyais encore au père Noël.

— Je veux bien te donner un de mes rouleaux de papier-toilette, raille-t-il.

Pour la première fois depuis le début de notre échange, je jette un coup d’œil par-dessus son épaule. Six bandes de peinture dorée, chacune d’une nuance différente, recouvrent les murs.

— Laquelle tu préfères ? demande Rodney.

Je montre la bande du milieu.

— C’est vrai ? fait-il en plissant les yeux.

— C’est pour quelle occasion ?

— Une présentation de manuscrits médiévaux. Vente privée.

— Alors plutôt celle-ci, dis-je en désignant sa voisine – qui me semble parfaitement identique à la première – avant d’ajouter d’un ton suppliant : Monte avec moi à Sant Ambroeus.

C’est le café situé au dernier étage de l’immeuble. Je compte sur leur sandwich prosciutto-mozzarella pour m’aider à oublier la tête d’Eva lorsque je lui ai annoncé la nouvelle.

— Je peux pas. C’est popcorn pour moi, aujourd’hui.

Il y a du popcorn à faire éclater au micro-ondes dans la salle de pause. Il est en libre-service et sert de déjeuner quand on n’a pas le temps de faire une pause.

— Rodney... je suis foutue.

Il pose les mains sur mes épaules, m’oblige à pivoter et me pousse vers le mur d’en face recouvert d’un vaste panneau réfléchissant, vestige de la dernière installation.

— Qu’est-ce que tu vois ?

Je regarde mes cheveux que j’ai toujours trouvés trop roux, puis mes yeux, bleu acier. Mon rouge à lèvres a filé. Mon teint est d’un blanc neigeux, spectral. Et une tache bizarre macule le col de mon chemisier.

— Je vois quelqu’un qui peut dire adieu à sa promotion.

— C’est marrant, fait Rodney, parce que, moi, je vois quelqu’un qui part en vacances demain et qui devrait se foutre royalement de Kitomi Ito, d’Eva St Clerck et de Sotheby’s. Pense plutôt aux cocktails de fruits exotiques, au décor paradisiaque, aux parties de “Et si on jouait au docteur” avec ton chéri...

— Les vrais docteurs ne font pas ce genre de trucs...

— ... et aux sorties plongée avec les monstres de Gila...

— Les iguanes marins.

— Peu importe.

Planté derrière moi, Rodney me serre les épaules. Son regard croise le mien dans le miroir.

— Diana, quand tu reviendras dans deux semaines, tout le monde sera passé à autre chose parce qu'il y aura eu un autre scandale entre-temps.

Il me gratifie d'un petit sourire moqueur.

— Alors va vite acheter de l'écran total et barre-toi d'ici.

Je ris en voyant Rodney attraper un rouleau de peinture puis recouvrir adroitement toutes les bandes dorées avec la couleur que j'ai choisie. Un jour, il m'a confié que les murs des maisons de ventes aux enchères pouvaient gagner plus de trente centimètres d'épaisseur à force d'être repeints.

En fermant la porte derrière moi, je me demande de quelle couleur était cette pièce à l'origine. Est-ce que quelqu'un ici s'en souvient seulement ?

Pour se rendre à Hastings-on-Hudson, dans la banlieue nord de New York, il faut prendre le train Metro-North à la gare Grand Central. Je me dirige donc de nouveau vers Midtown.

Cette fois-ci cependant, je passe par le hall principal de l'édifice, me poste pile sous le morceau de ciel que j'ai peint avec mon père puis laisse mon regard glisser sur le zodiaque inversé parsemé d'étoiles rosissant le plafond voûté. La nuque rejetée en arrière, j'observe la fresque jusqu'à ce qu'une sensation de vertige m'assaille et que la voix de mon père résonne presque à mes oreilles.

Ça fait quatre ans qu'il est mort, et chaque fois que je dois trouver le courage de rendre visite à ma mère, je passe par ici, comme si le souvenir de mon père me procurait une sorte d'immunité protectrice.

Je ne sais pas vraiment pourquoi je vais la voir. Ce n'est pas comme si elle me réclamait. Et ça ne fait pas non plus partie d'une espèce de routine que j'aurais instaurée... ma dernière visite remonte à trois mois.

Mais peut-être est-ce *précisément* pour cela que j'y vais aujourd'hui.

Les Greens sont une maison de retraite médicalisée située à quelques pas de la gare de Hastings-on-Hudson. C'est une des

raisons pour lesquelles j'ai choisi cet établissement lorsque ma mère a brusquement réapparu après des années de silence absolu. Et bien sûr, elle n'a pas débarqué dégoulinante de tendresse maternelle. Elle représentait un problème qu'il fallait régler rapidement.

Le bâtiment en brique fait partie d'un quartier qu'on croirait tout droit importé de Nouvelle-Angleterre. Une rangée d'arbres borde la rue et une bibliothèque se dresse non loin de là. Les pavés forment un demi-cercle de plus en plus large devant l'entrée. Ce n'est qu'après avoir franchi la porte fermée à clé et sécurisée par un digicode, en arpentant les couloirs peints dans des couleurs différentes puis en découvrant les photos placardées sur les portes des logements des résidents que l'on prend conscience de la nature de l'endroit : un centre de soins pour les personnes atteintes de troubles de la mémoire.

Je signe le registre et dépasse une femme qui traverse d'un pas traînant la pièce inondée de lumière où se déroulent les ateliers d'arts plastiques. Toutes sortes de créations y sont exposées : tableaux, poteries, objets artisanaux. À ma connaissance, ma mère n'y a jamais participé.

De multiples aménagements ont été prévus pour faciliter le quotidien des résidents. Les portes qu'ils doivent emprunter ont des encadrements jaune d'or impossibles à louper. Les pièces destinées au personnel ou au rangement se fondent au contraire dans les murs tapissés de papier peint orné d'étagères en trompe-l'œil ou de décors végétalisés. Comme toutes les portes d'appartements se ressemblent, chacune se distingue par une grande photo représentant quelque chose d'évocateur pour l'occupant du logement : un membre de sa famille, un endroit particulier, un animal de compagnie chéri. Pour ma mère, il s'agit d'une de ses photos les plus célèbres : un réfugié arrivé de Cuba par radeau, portant dans ses bras le corps inerte de son fils mort de déshydratation. C'est à la fois lugubre et révoltant. Empreint d'un désespoir glaçant. En résumé, ce cliché condense à lui seul toute l'œuvre photographique d'Hannah O'Toole.

Des digicodes placés à l'extérieur et à l'intérieur du bâtiment sécurisent la porte d'entrée. (À l'intérieur, le clavier est constamment entouré d'une petite grappe de résidents qui, pareils à des zombies, jettent des coups d'œil par-dessus les épaules des visiteurs

pour tenter d'apercevoir les chiffres tapotés, synonymes de liberté.) Les chambres individuelles ne sont pas fermées à clé. J'entre dans l'appartement de ma mère, propre et bien rangé. La télé est allumée – elle l'est *en permanence* – et diffuse un jeu. Ma mère est assise sur le canapé, les mains posées sur les genoux, comme si elle était au bal et attendait sagement qu'on vienne l'inviter à danser. Elle est plus jeune que la majorité des résidents. La mèche blanche qui strie sa chevelure brune lui donne des airs de mouffette. Je l'ai toujours connue comme ça. En apparence, elle n'a pas beaucoup changé depuis mon enfance. Seule son immobilité me frappe. Ma mère était toujours en mouvement : elle parlait avec animation en gesticulant, pivotait sur elle-même pour répondre à la question suivante, réglait l'objectif d'un appareil photo, se carapatait à l'autre bout du monde, loin de nous, pour capturer les images d'une révolution ou d'une catastrophe naturelle.

J'aperçois derrière elle la véranda protégée de cadres moustiquaires. C'est aussi pour cela que j'ai choisi cet établissement. Je me suis dit qu'une femme qui avait passé les trois quarts de sa vie en plein air détesterait être enfermée entre les murs d'une structure réservée aux personnes atteintes de troubles de la mémoire. La véranda est un endroit sûr car il n'y a aucun moyen de s'en échapper, mais elle offre une vue sur l'extérieur. Alors d'accord, il ne s'agit que d'une bande de gazon délimitée un peu plus loin par un parking, mais c'est mieux que rien.

Ça me coûte un bras d'avoir placé ma mère ici. Le jour où elle s'est matérialisée sur mon palier, encadrée par deux agents de police qui l'avaient embarquée alors qu'elle était en train d'errer dans Central Park en robe de chambre, je ne savais même pas qu'elle était rentrée à New York. Les flics avaient trouvé mon adresse dans son portefeuille, griffonnée sur le rabat déchiré d'une vieille enveloppe de carte de Noël. *Bonjour madame, connaissez-vous cette femme, par hasard ?* m'avait demandé l'un d'eux.

Je savais qui elle était, bien sûr. Mais je ne la *connaissais* absolument pas.

Lorsqu'il fut clairement établi que ma mère souffrait de démence, Finn m'a demandé ce que je comptais faire. *Rien*, j'ai répondu. Elle ne s'était presque jamais occupée de moi quand j'étais enfant, pour quoi aurais-je dû me sentir obligée de m'occuper d'elle maintenant ?

Je me rappelle avoir remarqué son expression lorsqu'il s'est rendu compte que l'amour n'était peut-être pour moi qu'une histoire de contrepartie. Je ne voulais plus jamais revoir ça sur le visage de Finn, mais je connaissais aussi mes limites et je n'avais ni le temps ni le courage d'accompagner une personne atteinte d'un alzheimer précoce. J'ai donc pris les mesures nécessaires en m'entretenant avec le neurologue de ma mère puis en glanant des brochures dans plusieurs centres spécialisés. Les Greens arrivaient en première position, mais ils coûtaient cher. Finalement, j'ai vidé l'appartement de ma mère, vendu aux enchères les photos accrochées aux murs et obtenu ainsi une rente qui me permet de régler ses frais d'hébergement.

L'ironie de la situation ne m'a pas échappé : le parent qui me manque cruellement est celui qui n'est plus de ce monde alors que celui dont je pourrais facilement me passer me colle aux basques pour une période indéterminée.

Plaquant un sourire sur mon visage, je m'assieds sur le canapé à côté de ma mère. Bien que je puisse compter sur mes dix doigts le nombre de fois où je lui ai rendu visite depuis que je l'ai placée ici, les consignes du personnel résonnent encore distinctement dans mon esprit : faites comme si elle vous connaissait ; même si elle ne se souvient pas de vous, elle suivra certainement le mouvement et se comportera comme si vous étiez une amie. Lors de ma première visite, ma mère m'avait demandé qui j'étais. Quand j'avais répondu *Ta fille*, elle était entrée dans un état de grande agitation et s'était écartée si brusquement qu'elle avait trébuché sur une chaise et s'était ouvert le front en tombant.

— Qui est-ce qui gagne à *La Roue de la fortune* ? je demande en m'installant tranquillement, comme si je venais la voir tous les jours.

Ses yeux se posent sur moi. Une lueur de confusion vacille, semblable à une veilleuse tremblotante, puis s'éteint rapidement.

— La femme au chemisier rose, répond-elle en fronçant les sourcils, s'efforçant visiblement de me situer. Vous êtes...

— La dernière fois que je suis venue, il faisait chaud dehors, dis-je pour lui indiquer que je ne suis pas une inconnue. Il fait bon aussi, aujourd'hui. On pourrait peut-être ouvrir la baie vitrée ?

Elle acquiesce d'un signe de tête et je me dirige vers la porte ouvrant sur la véranda tendue de toile moustiquaire. Le loquet qui la verrouille de l'intérieur est ouvert.

— Tu dois veiller à ce que ça reste toujours bien fermé, dis-je à ma mère.

Je ne suis pas inquiète : elle ne fuigera pas mais je n'aime pas l'idée que cette porte coulissante ne soit pas verrouillée.

— On va quelque part ? demande ma mère lorsqu'une bouffée d'air frais envahit le salon.

— Pas aujourd'hui. Mais moi, je pars en voyage demain. Je vais aux Galápagos.

— J'y suis allée, dit ma mère.

Son visage s'éclaire tandis qu'un fragment de mémoire se réveille.

— Il y a une tortue, là-bas, reprend-elle. Lonesome George. C'est la dernière de son espèce. Imaginez ce que ça doit faire d'être le dernier survivant d'une espèce, quelle qu'elle soit, dans le monde entier.

Pour une raison inexplicable, des larmes me nouent la gorge.

— Elle est morte, dis-je.

Ma mère incline la tête sur le côté.

— Qui ça ?

— Lonesome George.

— C'est qui, George ? demande-t-elle avant de plisser les yeux. Et vous, qui êtes-vous ?

Cette petite phrase-là me fait terriblement mal.

Je ne sais pas pourquoi je souffre tant à l'idée que ma mère ne se souvienne plus de moi alors qu'en réalité, elle n'a jamais vraiment su qui j'étais.

Quand Finn rentre de l'hôpital, je suis au lit, enfouie sous la couette. J'ai enfilé un bas de survêtement et ma chemise de flanelle préférée. Mon ordinateur portable est posé en équilibre instable sur mes genoux. Cette journée m'a littéralement *vidée*. Finn vient s'asseoir près de moi et s'adosse à la tête de lit. Ses cheveux blonds sont humides, signe qu'il s'est douché au New York-Presbyterian avant de rentrer. Interne en chirurgie, il porte encore une blouse qui met en valeur les courbes de ses biceps et dévoile

les nuées de taches de rousseur constellant ses bras. Il jette un coup d'œil à l'écran puis au pot de glace vide calé contre moi.

— Waouh, murmure-t-il. *Out of Africa...* et vanille-pécan ? T'as sorti la grosse artillerie, dis donc.

Je pose la tête sur son épaule.

— J'ai eu une journée particulièrement merdique.

— Pas aussi merdique que la mienne, rétorque Finn.

— J'ai perdu un tableau.

— J'ai perdu une patiente.

Un grognement s'échappe de mes lèvres.

— T'as gagné. Comme d'habitude. Une urgence artistique n'est jamais mortelle.

— Non, j'ai vraiment *perdu* une patiente. Une vieille dame atteinte de DCL s'est fait la malle juste avant que je la conduise au bloc pour une ablation de la vésicule biliaire.

— Douceur chronique létale ?

Un sourire joue sur les lèvres de Finn.

— Démence à corps de Lewy.

Inévitablement, je pense à ma mère.

— Vous l'avez retrouvée ?

— Grâce aux vigiles, oui. Elle était à l'étage de la maternité.

Je ne peux pas m'empêcher de me demander ce qui l'a poussée dans cette direction : une espèce d'erreur de navigation interne ou peut-être l'ombre d'un souvenir, pareil à la queue d'un cerf-volant voletant tellement haut parmi les nuages qu'on le distingue à peine.

— OK, alors j'ai gagné, fais-je avant de lui donner la version abrégée de mon entrevue avec Kitomi Ito.

— Bon, lance Finn, dans le grand ordonnancement des choses, il n'y a rien de catastrophique. Tu peux encore décrocher ta promotion et devenir spécialiste quand elle se décidera à vendre.

Ce que j'aime le plus chez Finn (en fait, il y a plein d'autres choses que j'adore chez lui et celle-ci en est une parmi tant d'autres), c'est que ça ne l'étonne pas que mon avenir soit déjà tout tracé dans ma tête. Parce que c'est pareil pour lui. Cerise sur le gâteau, son plan et le mien concordent parfaitement : d'abord une carrière professionnelle réussie puis deux enfants puis une ferme rénovée dans le Nord de l'État de New York. Une Audi TT. Un springer anglais pure race, mais aussi un bâtard qu'on aura

recueilli. Six mois à l'étranger. Un compte bancaire assez rempli pour pouvoir acheter des pneus neige ou une nouvelle maison sans être obligés de se serrer la ceinture. Un siège au conseil d'administration d'un foyer pour SDF, d'un hôpital ou d'une fondation pour la recherche contre le cancer – n'importe quelle association œuvrant à sa manière pour un monde meilleur. Et pour terminer, un bel accomplissement qui ferait entrer mon nom dans la postérité – au moins locale.

(J'avais espéré que la vente du tableau de Kitomi Ito me permettrait de cocher cette dernière case.)

Si l'on compare le mariage à un joug destiné à faire avancer deux personnes dans la même direction, alors mes parents ressemblaient à ces bœufs tiraillant chacun de leur côté. Quant à moi, j'étais coincée au milieu. Je ne comprendrai jamais comment deux personnes peuvent se passer la bague au doigt sans se rendre compte un seul instant que leurs envies sont diamétralement opposées. Mon père rêvait d'une famille ; pour lui, l'art n'était qu'un moyen de subvenir à mes besoins. Ma mère rêvait d'art ; pour elle, une famille n'était qu'une distraction. Pour moi, l'amour compte par-dessus tout. Mais aucune passion, si dévorante soit-elle, ne réussirait à combler pareil abîme.

La vie bascule souvent quand on s'y attend le moins, c'est vrai, mais rien ne nous interdit de cheminer avec un plan dans la poche. À cette fin, alors que bon nombre de nos amis continuent de courir à grands frais après les diplômes, éliminent d'un glissement de pouce d'éventuelles conquêtes ou cherchent à savoir ce qui peut bien allumer l'étincelle du bonheur, Finn et moi, nous avons des *projets*. Mieux : nous n'avons pas seulement programmé nos vies de la même manière mais nous partageons aussi les mêmes rêves, la même liste de choses à faire. Courir un marathon. Savoir reconnaître un bon cabernet. Regarder tous les films figurant au Top 250 du classement IMDb. Aller admirer les champs de tulipes en Hollande. Apprendre à faire du surf. Voir une aurore boréale. Prendre notre retraite à cinquante ans. Visiter tous les sites classés au patrimoine mondial de l'Unesco.

On a décidé de commencer par les Galápagos. Un voyage horriblement cher pour deux New-Yorkais de la génération Y. Rien que les billets d'avion coûtent les yeux de la tête. Mais ça fait

quatre ans qu'on met de l'argent de côté et j'ai réussi à trouver sur internet une offre intéressante qui correspond à notre budget. On passera tout notre séjour sur la même île au lieu d'en visiter une ribambelle dans le cadre de croisières exorbitantes.

Quelque part sur une plage de sable noir, Finn posera un genou à terre et je plongerai dans l'océan de ses yeux en murmurant *oui, commençons le reste de nos vies*.

Bien que je n'aie jamais dévié de la trajectoire que je me suis fixée, j'ai parfois l'impression de faire du sur-place en attendant la prochaine étape. J'ai un boulot, mais toujours pas de promotion. J'ai un amoureux, mais toujours pas de famille. C'est un peu comme quand Finn joue à un de ses jeux vidéo et qu'il n'arrive pas à passer au niveau supérieur. Je visualise, j'exprime, j'essaie de m'adresser directement à l'univers. Finn a raison. Ce n'est pas une petite anicroche, en l'occurrence les tergiversations de Kitomi, qui me fera dérailler.

Qui *nous* fera dérailler.

Il pose un baiser sur le sommet de mon crâne.

— Je suis désolé que tu aies perdu ton tableau.

— Je suis désolée que tu aies perdu ta patiente.

Il a distraitement mêlé ses doigts aux miens.

— Elle toussait, dit-il dans un murmure.

— Je croyais qu'elle était à l'hôpital pour sa vésicule.

— Oui. Mais elle toussait. Tout le monde l'entendait. Et je...

Il lève sur moi un regard honteux.

— J'étais mort de trouille.

Je serre sa main dans la mienne.

— Tu as cru qu'elle avait le Covid ?

— Ouais, répond-il en secouant la tête. Alors au lieu d'aller directement dans sa chambre, je suis d'abord passé voir deux autres patients. Je suppose qu'elle en a eu marre d'attendre... et elle est partie.

Il marque une pause, esquisse une grimace.

— Elle avait une *toux de fumeuse*, on devait lui retirer la vésicule biliaire et, au lieu de penser à sa santé, j'ai pensé à la mienne.

— Arrête de culpabiliser.

— Je ne peux pas. J'ai prêté serment, Diana. C'est un peu comme si un pompier refusait d'entrer dans un bâtiment en feu sous prétexte qu'il y fait trop chaud.

— Je croyais qu’il n’y avait que dix-neuf cas dans toute la ville de New York.

— Pour le moment. Mais mon maître de stage nous a fait flipper en disant que les urgences seraient débordées d’ici lundi. Il m’a fallu une heure pour mémoriser les consignes pour enfiler et retirer correctement les EPI.

— Heureusement qu’on part en vacances. Je crois qu’on a vraiment besoin de faire un break, tous les deux.

Comme Finn ne dit rien, je continue :

— J’ai hâte de me retrouver sur une plage avec toi et d’avoir l’impression que tout ça est à des millions de kilomètres de nous.

Silence.

— *Finn...*

Il s’écarte pour pouvoir me regarder dans les yeux.

— Diana, commence-t-il, tu devrais y aller quand même.

Cette nuit-là, après que Finn a sombré dans un sommeil agité, je me réveille avec un mal de tête. Je me lève pour prendre de l’aspirine puis file sans bruit au salon où je soulève l’écran de mon ordinateur. Le maître de stage de Finn leur a fait comprendre dans des termes sans équivoque qu’il était *fortement déconseillé* de prendre des congés en ce moment. À partir de maintenant, tout le monde devait se tenir prêt à intervenir.

Je ne mets évidemment pas sa parole en doute mais je ne peux pas m’empêcher de repenser à la gare déserte et ça me paraît bizarre. La ville semble vide... plutôt que pleine de gens malades.

Mes yeux volettent de gros titre en gros titre : De Blasio décrète l’état d’urgence.

Le maire de la ville de New York prévoit un millier de cas d’ici la semaine prochaine.

La NBA et la NHL annulent leurs saisons.

Le Metropolitan Museum a fermé ses portes à tous les visiteurs.

Dehors, l’horizon commence à rougeoier. J’entends le vrombissement d’une voiture. On dirait un samedi ordinaire à New York. Sauf qu’apparemment, nous sommes dans l’œil du cyclone.

Un jour, alors que j’étais enfant, mon père et moi avons accompagné ma mère qui allait photographier les ravages de la sécheresse

dans le Midwest. Une tornade nous a surpris pendant notre séjour. Le ciel avait viré au jaune, pareil à un vieil hématome. Nous nous sommes réfugiés dans le sous-sol du bed and breakfast et nous sommes tapis contre des cartons étiquetés *Décorations de Noël* et *Linge de table*. Ma mère était restée au rez-de-chaussée avec son appareil photo. Lorsque les hurlements du vent ont cessé, elle est sortie et je l'ai suivie. Elle n'a pas paru étonnée de me voir là.

Il n'y avait pas le moindre bruit – aucun être humain, aucune voiture et, bizarrement, ni oiseaux ni insectes. Comme si nous étions sous cloche.

C'est fini ? ai-je demandé.

Oui, m'a-t-elle répondu. *Et non*.

Des mains se posent soudain sur mes épaules. Je n'ai pas entendu Finn approcher.

— C'est mieux comme ça, dit-il.

— Tu veux dire, que je parte en vacances toute seule ?

— Que tu sois dans un endroit où je n'ai pas à m'inquiéter pour toi. On ne sait jamais ce que je pourrais ramener de l'hôpital. En fait, je ne sais même pas si je vais pouvoir rentrer à la maison.

— Ils disent tous que ce sera terminé dans deux semaines.

Ils. Les présentateurs des journaux télévisés qui répètent comme des perroquets les déclarations du porte-parole du gouvernement qui lui-même répète celles du président.

— Oui, je sais. Mais mon maître de stage ne tient pas le même discours.

Je repense à la station de métro, quelques heures plus tôt. À Times Square, déserté par les touristes. Je n'ai pas envie de faire des réserves de gel hydroalcoolique ou de masques FFP2. J'ai vu les chiffres en France et en Italie, mais les victimes sont toutes des personnes âgées. Je veux bien prendre certaines précautions, mais je suis jeune et en bonne santé. Ce n'est pas facile de savoir ce qu'il faut croire. *Qui* il faut croire.

Puisque la pandémie semble encore loin de Manhattan, il y a fort à parier qu'elle soit encore plus discrète dans un archipel perdu au milieu de l'océan Pacifique.

— Et si tu tombes en rade de PQ ?

— C'est ça qui t'inquiète ? réplique Finn en serrant légèrement mes épaules et j'entends un sourire dans sa voix. Je volerai

des rouleaux à l'hôpital si des bagarres éclatent dans les supérettes du quartier, promis.

L'idée de partir sans lui ne me plaît pas du tout. Ce n'est pas normal. Et ça l'est encore moins d'envisager d'emmener une amie à sa place – de toute manière, je n'en connais aucune qui accepterait de partir deux semaines comme ça, à l'improviste. D'un autre côté, la suggestion de Finn répond à un aspect pratique que je ne peux ignorer. J'ai déjà posé mes congés. Je sais qu'on pourra demander un avoir pour le billet d'avion de Finn. En revanche, dans le contrat de notre séjour à prix imbattable, il est stipulé en petits caractères qu'aucun remboursement ne sera effectué. Inutile de discuter. Ce serait franchement stupide de perdre autant d'argent, surtout quand la simple idée de retourner au boulot lundi matin intensifie mon mal de tête. Je pense à Rodney qui me voit déjà avec mon masque et mon tuba au milieu des iguanes.

— Je t'envierai des photos, promets-je à Finn. Tellement que tu seras obligé d'augmenter la mémoire de ton téléphone.

Il se penche vers moi jusqu'à ce que je sente ses lèvres dans le creux de mon cou.

— Amuse-toi pour nous deux, murmure-t-il.

La peur m'assaille soudain, si forte qu'elle m'oblige à me lever d'un bond pour me blottir dans ses bras.

— Tu seras là quand je reviendrai, dis-je d'un ton catégorique, parce que l'idée que cette phrase puisse être une question m'est insupportable.

Un sourire étire les lèvres de Finn.

— Tu ne réussirais pas à te débarrasser de moi même si tu en avais très envie.

Pour être franche, je ne garde aucun souvenir de mon voyage jusqu'aux Galápagos.

La faute, sans doute, au puissant somnifère que j'ai gobé tout de suite après l'embarquement. Je me souviens d'avoir préparé mes affaires et retiré *in extremis* les guides touristiques de mon bagage à main pour les glisser dans ma valise. Je me souviens d'avoir vérifié à trois reprises que j'avais bien pris mon passeport. Je me souviens que Finn a été bipé par l'hôpital et qu'il m'a embrassée en disant :

— Les chutes de Victoria.

— Tu as déjà oublié mon nom, ai-je plaisanté.

— C'est le prochain site classé par l'Unesco que nous visiterons. À la différence que c'est moi qui m'envolerai pour le Zimbabwe et toi qui resteras ici. Ça me paraît équitable.

— Marché conclu, ai-je promis, parce que je savais qu'il ne partirait pas sans moi.

Après ça, ce ne sont que bribes et fragments : la folle agitation qui régnait à l'aéroport, comme si c'étaient les fêtes de fin d'année et pas un week-end ordinaire du mois de mars ; la bouteille d'eau que j'achète avant d'embarquer et que je termine pendant le vol, le magazine *People* que je n'ai jamais ouvert ; le choc des roues sur le tarmac qui m'arrache à une rêverie tissée d'informations glanées de-ci de-là sur ma destination. Encore à moitié ensuquée, je traverse d'un pas traînant ce territoire inconnu qu'est l'aéroport de Guayaquil. Je dois passer une nuit sur le continent avant de prendre un vol de correspondance pour les Galápagos.

De mon arrivée en Équateur, je ne garde que deux choses en mémoire : la compagnie aérienne a perdu ma valise, et quelqu'un vérifie ma température avant de m'autoriser à entrer dans le pays.

Mon vocabulaire espagnol est trop limité et je n'ai pas assez de réseau pour expliquer que mon avion en partance pour les îles décolle tôt le lendemain mais ça ne doit pas être la première fois que ce genre de choses arrive. Je remplis un formulaire de réclamation bagage perdu. Vu le nombre de personnes qui font la même chose que moi, j'ai peu d'espoir de récupérer ma valise à temps. Quelle guigne d'avoir déplacé les guides touristiques à la dernière minute ! Tant pis. Je découvrirai les sites par moi-même – pas besoin de lire à quoi ils ressemblent puisque je serai sur place. J'ai mon matériel de survie dans mon *tote bag* : brosse à dents et dentifrice, chargeur, plus un maillot de bain que j'ai ajouté précisément pour parer à ce genre d'éventualité. Je reviendrai à l'aéroport demain matin et m'envolerai pour Baltra, une petite île des Galápagos située au nord de Santa Cruz, puis je prendrai un bus pour attraper le ferry qui me conduira jusqu'à Isabela où je séjournerai deux semaines. Avec un peu de chance, ma valise me rattrapera quelque part en cours de route.

Après avoir pris une douche, je me tresse les cheveux puis me connecte au réseau wi-fi merdique de l'hôtel pour tenter de joindre Finn en FaceTime. Il ne répond pas mais quelques minutes plus tard, mon téléphone sonne et son visage apparaît sur l'écran, caché derrière une visière en plastique et un masque chirurgical.

— Ça y est, t'es arrivée ! lance-t-il.

— Eh oui. Mais ma valise n'a pas eu cette chance.

— Waouh. Tu veux dire que non seulement j'ai renoncé à des vacances au paradis, mais j'ai aussi fait une croix sur des vacances où tu vas devoir te balader nue toute la journée, c'est ça ?

Je souris.

— J'espère ne pas être obligée d'en arriver là.

Une sensation de fatigue et de grande solitude me submerge brusquement.

— Tu me manques, dis-je à mi-voix.

Une sirène d'ambulance se met à hurler dans le micro. Finn détourne les yeux vers la gauche.

— Faut que j'y aille.

— Tu le vois, ça y est ? Le virus ?

Son regard rencontre le mien. Derrière l'écran en plexiglas, je distingue de légers cernes sous ses yeux. Il est 22 heures. Une pensée me traverse l'esprit : pendant que je dormais dans un avion, lui bossait sans relâche. Ça fait douze heures qu'il n'a pas quitté l'hôpital.

— Je ne vois que lui, répond-il avant que la communication ne soit coupée.

Le lendemain matin, le vol pour Baltra puis le voyage en bus à destination de Santa Cruz se passent sans incident. Une otarie me bloque juste l'accès au ferry censé me conduire à ma destination finale.

Elle est allongée sur le ponton éclaboussé de soleil, semblable à une limace musculeuse aux moustaches frémissantes. Je m'approche d'elle pour prendre une photo que j'enverrai à Finn mais à l'instant où je m'appête à appuyer sur l'écran, sa tête et le haut de son corps se redressent brusquement tandis que ses yeux se posent sur moi.

Je m'élançe et saute par-dessus sa queue au moment où elle émet un son, mi-couinement, mi-rugissement, qui me pousse presque à lâcher mon téléphone.

Mon cœur bat encore à cent à l'heure quand j'arrive près du bateau. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule, persuadée que la bête me poursuit mais elle a retrouvé son immobilité, étalée comme un gros chien paresseux en travers des lattes de bois blanchies par le soleil.

Il n'y a que deux liaisons par jour en direction d'Isabela et, contrairement à ce que je pensais, le ferry de l'après-midi est loin d'être bondé. En fait, il n'y a que moi et deux autres passagers. Dans un espagnol approximatif, je demande à l'homme qui m'aide à monter à bord s'il s'agit du bon bateau. Il me répond d'un bref hochement de tête. Je choisis un siège sur le pont. Très vite, l'embarcation prend le large et Santa Cruz s'amenuise derrière nous.

Les Galápagos sont composées d'un chapelet d'îles jetées dans l'océan, pareilles à une poignée de pierres précieuses éparpillées sur du velours. À mes yeux, elles sont à l'image du monde tel qu'il était à l'origine : des montagnes trop jeunes pour s'émousser en pentes douces, des vallées gorgées de brume, des volcans effilochant le bandeau du ciel. Certaines de ces îles sont toujours hérissées de lave, d'autres sont encerclées d'eaux paisibles bleu turquoise, d'autres encore sont balayées par de grosses vagues ourlées d'écume. Quelques-unes d'entre elles, comme Isabela, sont habitées. D'autres, accessibles uniquement par bateau, n'abritent qu'un extravagant assortiment de créatures ayant toutes évolué sur place.

Deux heures durant, je suis éclaboussée, secouée, bringueballée sur des eaux agitées. L'un des passagers, sans doute un étudiant parti faire le tour du monde avec son sac à dos, a le teint dangereusement verdâtre. Le troisième passager est une gamine à la peau mate et lisse, probablement originaire des îles. Elle doit avoir douze ou treize ans et porte un uniforme de collégienne : un polo avec le blason de son école brodé sur la poitrine, assorti à un pantalon noir. Malgré la chaleur, une veste molletonnée à manches longues complète sa tenue. Les épaules courbées, elle tient contre elle un sac de sport en toile. Je remarque ses yeux

rougis. *Fichez-moi la paix*, semble-t-elle hurler en silence, de tout son corps.

Le regard fermement rivé à la ligne d'horizon, je m'efforce de ne pas vomir. Et rédige mentalement un SMS à l'intention de Finn : *Tu te souviens du jour où on a pris le ferry à Bar Harbor pour aller au mariage de ton colocataire en Nouvelle-Écosse et que tout le monde était malade à bord ?*

Contre toute attente, le ferry ne va pas jusqu'à Isabela. Il s'arrête à une bouée et, de là, le jeune baroudeur, la collégienne et moi partageons un bateau-taxi pour le dernier tronçon du voyage. Puerto Villamil n'est plus très loin. Je plisse les yeux pour mieux voir la plage de sable fin bordée de palmiers. Tout à coup, l'étudiant assis près de moi laisse échapper un rire ravi.

— Hé ! s'exclame-t-il en m'attrapant par la manche avant de pointer son index sur l'eau.

Un manchot minuscule nage à côté du bateau.

À mesure que nous approchons, la masse de terre se fragmente en perceptions parcellaires : rafales de vent chaud et paillements de pélicans ; un homme grimant au sommet d'un cocotier puis lançant les noix à un garçon posté au pied de l'arbre ; un iguane marin clignant son œil jaune de dinosaure. Une certitude s'impose à moi alors que nous nous dirigeons vers le quai : aucun endroit au monde ne pourrait être plus différent de New York. Tout paraît exotique et intemporel, indolent et isolé. On dirait qu'ici, personne n'a entendu parler de la pandémie.

Au même moment, j'aperçois une foule amassée sur le ponton, prête à prendre d'assaut le bateau-taxi. Tous ces gens ressemblent à des touristes cuits par le soleil qui se replongeraient déjà dans l'ambiance de leur pays d'origine, se bousculant et s'invectivant. Un type brandit une liasse de billets en direction de notre conducteur. Le pauvre semble dépassé par les événements.

— Qu'est-ce qui se passe ? je demande en me tournant vers lui.

— *La isla está cerrada.*

Cerrada. Je farfouille mentalement dans mon vocabulaire d'espagnol plus que rudimentaire avant d'avouer :

— Je ne comprends pas.

La fille est murée dans le silence, le regard fixé sur le bout du ponton. Le jeune aventurier me jette un coup d'œil puis reporte

son attention sur la cohue. Il s'adresse en espagnol à notre conducteur qui lui répond par un flot de mots dont aucun ne me parle.

— L'île ferme ses portes, m'explique-t-il.

Comment une île peut-elle *fermer ses portes* ?

— Ils bloquent les départs et les arrivées pendant deux semaines. À cause du virus, ajoute-t-il en pointant le menton vers la horde de touristes agglutinée sur l'embarcadère. Ils veulent tous rentrer à Santa Cruz.

La gamine ferme les yeux, comme si elle n'avait plus envie de les voir.

Je n'imagine même pas comment tous ces gens vont pouvoir s'entasser sur ce petit rafirot. Le conducteur demande quelque chose en espagnol.

— Il veut savoir si on a l'intention de repartir, traduit le jeune gars en jetant un coup d'œil au ferry, toujours amarré un peu plus loin. C'est le dernier bateau qui partira de l'île.

Je n'aime pas les imprévus.

Je pense à Finn qui m'a poussée à quitter New York. À la chambre déjà payée qui m'attend à quelques pas de ce ponton. S'ils ont décidé de fermer l'île aux touristes pendant deux semaines, cela veut dire que c'est le temps qu'il faudra pour venir à bout du virus. Je pourrais choisir de me colleter avec cette horde agressive pour obtenir une place sur un vol à destination de New York et me terrer ensuite dans notre appartement pendant que Finn sera au boulot.

Après avoir parlementé en espagnol avec le conducteur du bateau, le jeune type se tourne vers moi.

— Je lui ai dit que vous voudriez sûrement repartir.

— Pourquoi ?

Il hausse les épaules.

— Parce que vous ressemblez à quelqu'un qui préfère jouer la carte de la sécurité.

Quelque chose dans sa remarque me pique au vif. Ce n'est pas parce qu'il y a un léger hic que je ne suis pas capable de m'adapter.

— Bah, en fait, tu te trompes. Je reste.

Le baroudeur hausse les sourcils.

— C'est vrai ? Merde, alors, marmonne-t-il, sans réussir à dissimuler totalement son admiration.

- Et toi, qu'est-ce que tu comptes faire ?
- Je repars. J'ai déjà passé une semaine aux Galápagos.
- Pas moi, dis-je, comme si j'avais besoin de me justifier.
- Vous faites ce que vous voulez, conclut-il.

Deux minutes plus tard, je descends du bateau-taxi en compagnie de l'adolescente et nous posons le pied ensemble sur l'île d'Isabela. L'écheveau de touristes paniqués s'écarte et ondoie autour de nous comme une houle en se bousculant pour embarquer à bord du petit bateau. Je souris timidement à l'adolescente qui reste impassible. Au bout d'un moment, je me rends compte qu'elle ne marche plus à côté de moi. Jetant un coup d'œil en arrière, je l'aperçois. Assise sur un banc en bois près de la jetée, son sac de sport posé à côté d'elle, elle essuie les larmes qui coulent sur son visage.

Au même instant, le bateau-taxi s'éloigne du quai.

Et tout à coup, je réalise qu'en voulant paraître plus cool que ce que je ne suis en réalité, je viens d'échouer délibérément sur une île.

Je n'ai jamais voyagé complètement seule. Petite, il m'est arrivé de suivre mon père quand il partait restaurer des œuvres d'art loin de la maison : dans des musées à Los Angeles, Florence, Fontainebleau. Plus tard, à l'université, j'allais passer les vacances de printemps aux Bahamas avec mes copines de chambrée. J'ai travaillé tout un été au Canada avec des amis. Je m'envole pour Seattle et Los Angeles en compagnie d'Eva quand il s'agit d'attirer dans nos filets des clients potentiels ou d'estimer des pièces pour de futures ventes aux enchères. Avec Finn, on a parcouru l'Acadia National Park en voiture, sauté dans un avion pour Miami à l'occasion d'un long week-end et je lui ai servi de cavalière à un mariage dans le Colorado. J'ai rencontré des femmes qui s'obstinent à vouloir explorer seules les endroits les plus reculés de la planète, comme si cette forme d'indépendance belliqueuse était encore plus instagrammable que les célèbres sites exotiques qu'elles visitent. Mais moi, je ne suis pas comme ça. J'aime l'idée de partager des souvenirs. J'aime bien savoir que quand je me tournerai vers Finn en disant : *Tu te rappelles la fois où on était à Cadillac Mountain et...* je n'aurai pas besoin de terminer ma phrase.

Tu vis une aventure. Voilà ce que j'essaie de garder à l'esprit. Après tout, ma mère faisait ça naturellement, dans des coins nettement moins civilisés.

Lorsque je lance un nouveau coup d'œil en direction de la jetée, la fille a disparu.

Je glisse la bandoulière du cabas en toile sur mon épaule et commence à m'éloigner du quai. Les petits bâtiments de la bourgade s'imbriquent les uns dans les autres comme les pièces d'un puzzle : des murs de brique couronnés d'un toit de chaume, une façade en plâtre badigeonnée d'un rose éclatant, une arche en bois surmontée d'une enseigne BAR/RESTAURANT. Aucun édifice ne ressemble à son voisin. Ils partagent cependant un point commun : toutes leurs portes sont soigneusement fermées.

La isla está cerrada.

Seules présences vivantes, les iguanes terrestres traversent en se dandinant la route ensablée.

Je longe une *farmacia*, une boutique et plusieurs *hostales*. Il n'y a pas d'autre rue que celle-ci. J'en conclus que si je continue à avancer, je croiserai forcément mon hôtel.

Alors je marche, et repère un peu plus loin le garçon que j'avais aperçu depuis le bateau, celui qui réceptionnait les noix de coco.

— *Hola*, je lance en souriant avant de montrer la route d'un geste ample. Casa del Cielo... ?

L'homme perché dans le cocotier atterrit derrière moi dans un petit bruit mat.

— Casa del Cielo, répète-t-il. *El hotel no está lejos, pero no están abiertos.*

Je lui souris de toutes mes dents même si je n'ai pas compris un traître mot de ce qu'il vient de me dire.

— *Gracias !*

Mais qu'est-ce qui m'a pris de m'aventurer dans un pays dont je ne parle pas la langue ?

Oh. C'est vrai. J'étais censée venir avec Finn qui parle espagnol, lui.

Je lui adresse un petit salut poli de la main puis continue à avancer dans la direction qu'il a pointée du doigt. Au bout de quelques centaines de mètres, j'aperçois un panneau en bois blanchi sur lequel est gravé le nom de mon hôtel.